

devint usine, et il porta ses produits en France et à l'étranger, partout où le tissage de la soie fait battre un métier.

Il revendiquait, d'ailleurs, pour un de ses aïeux maternels l'honneur d'avoir, le premier, appliqué l'acier à la confection des peignes à tisser. Cette substitution du métal à la canne jusqu'alors employée, représentait, on le sait, non seulement un progrès dans l'établissement de l'outillage, mais devait avoir une énorme influence sur la fabrication des étoffes, en permettant de doubler le nombre des dentures.

Industriel habile et commerçant expert, il sut, de bonne heure, faire une part dans sa vie aux satisfactions d'ordre intellectuel. Nul ne réussit mieux que lui à opérer ce dédoublement qui, pourtant, n'est jamais sans péril pour l'homme d'affaires.

Astreint à une tâche quotidienne qui dépassait de beaucoup les huit heures aujourd'hui préconisées, ses amis de jeunesse l'ont connu, se levant en été avec le jour, afin d'acquérir au moins les rudiments de la langue latine. Aussitôt qu'il avait tenté d'aborder le domaine des choses de l'esprit, il avait senti de quelle aide la pensée est privée, lorsqu'elle reste complètement étrangère à ces formes de langage, dédaigneusement qualifiées de mortes.

Toujours étudiant, et sans rien retrancher des heures dues au labeur professionnel, il conquiert peu à peu une place des plus honorables dans plusieurs des sociétés savantes de sa ville natale. Qu'il suffise de rappeler que Coint-Bavarot a été vice-président de la Société d'Economie politique et de la Société des Sciences industrielles, président de la Société d'Education nationale, et qu'au commencement de cette année la Société littéraire l'avait appelé au fauteuil de la présidence.